MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 92. — Décembre 1885.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DU MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. DUCOT AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Fort Good-Hope, North-West Territory,
Mackenzie River, le 10 février 1885.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Pour ne pas encourir de votre part de nouveaux reproches, je vous envoie ci-contre le récit de ma dernière visite à Sainte-Thérèse et à un camp de Flancs-de-Chiens du lac d'Ours. Quant au voyage que je fis chez eux en 1880, sans pouvoir les atteindre, voyage pendant lequel je faillis périr de faim dans la forêt, après avoir mangé un de mes chiens et laissé morts les trois autres, j'en ai envoyé le récit dans le temps.

Ce fut le 1er février, premier vendredi du mois et veille de la fête de la Purification de la sainte Vierge, que je partis, sous la protection du Cœur sacré de Jésus et du

Cœur immaculé de Marie. J'étais accompagné de deux jeunes gens ; l'un marchait devant les chiens et ouvrait la marche, l'autre conduisait ma traîne. Après neuf jours de marche, j'arrivai à destination sans avoir rencontré une seule trace de pied humain. Les résidants du Fort-Norman s'empressèrent de me souhaiter la bienvenue, accompagnée de ce refrain impitoyable, entendu régulièrement depuis nombre d'années : *Sé bô bullé, nous sommes dans la disette, il n'y a pas de vivres ici.*

Dès les premiers jours, j'envoyai donc mes deux jeunes gens à la chasse, pour procurer quelques ressources à mon pauvre monde ; mais, après trois semaines d'excursions et de recherches, ils revinrent découragés.

L'un avait vu des pistes d'animaux, mais le gibier ne se laissait pas approcher ; l'autre se plaignait des loups qui mangeaient ses collets ou dévoraient ses lièvres. Bref, à l'exception de quelques perdrix, ils ne rapportèrent que fort peu de provisions. En attendant, nous vivions au jour le jour de ce que nos voisins, y compris le maître d'école anglican, avaient la *charité* de nous donner, moyennant payement, bien entendu, car ici le mot donner est synonyme de vendre. Poussé par la nécessité, je me décidai alors à envoyer un de mes jeunes gens au camp du chasseur de la Compagnie de la baie d'Hudson, au risque de froisser les susceptibilités du commis et d'être accusé d'empiéter sur ses droits. J'eus lieu de me féliciter d'avoir pris cette détermination. Dès son arrivée au camp, mon chasseur tua un orignal ; dans un second voyage, il en acheta un second, et dans un troisième voyage, il fit une chasse heureuse. L'express, qui se rendait à Good-Hope, arriva sur ces entrefaites du Fort-Simpson. Je congédiai mes compagnons et mes chiens et restai seul à Sainte-Thérèse, ne voulant pas être plus longtemps à la merci de serviteurs étran-

gers. Sept fois déjà j'ai été abandonné par eux, une fois entre autres sur le grand lac d'Ours. Leur entêtement et leur désobéissance m'ont maintes fois exposé à perdre la vie.

Je ne tardai pas à avoir des occupations sérieuses. Une famille d'Indiens m'arriva, m'amenant un jeune hydropique. Ils s'établirent près de la Mission, et il fallut soigner à la fois les corps et les âmes. Naturellement, les remèdes sont toujours fournis gratuitement et je dus nourrir ce monde avec mes petites réserves. Chaque matin, ma clochette appelait les gens à la chapelle; ils entendaient une instruction sur le Décalogue, et, après la messe, nous récitions ensemble le chapelet.

Puis, ce furent les familles du Fort-Norman qui m'amenèrent leurs malades. Je fis force visites; la présence du prêtre catholique était partout accueillie avec reconnaissance, comme elle était désirée avec empressement, et les protestants eux-mêmes s'estimaient heureux de la recevoir. On vint un jour en toute hâte me chercher pour la femme de l'interprète du Fort, qui était atteinte d'une crise d'épilepsie. Après plusieurs jours de maladie, grâce à mes médicaments, à mes prières et à mes soins, elle revint à la vie. L'effet principal de mon intervention fut de rapprocher de l'Eglise catholique cette pauvre femme, jusqu'alors sectaire acharnée, et de me concilier l'affection de sa famille. Elle se nomme Marie, et j'espère que sa sainte patronne achèvera la conversion commencée par mon ministère.

Mais j'ai hâte d'arriver à l'événement principal qui marqua mon séjour au Fort-Norman, Mission Sainte-Thérèse.

Nous arrivions au mois de mai et déjà la neige commençait à fondre, lorsque deux jeunes gens, venant d'un camp de Flancs-de-Chiens, se présentèrent chez moi.

Ils étaient envoyés en députation par le chef, avec ordre de faire des instances pour me décider à les suivre. Je ne m'attendais pas à cette demande, et tout semblait devoir me porter à refuser. Le dégel des lacs, la perspective d'avoir à patauger dans la neige fondante, la défense portée par Mgr Faraud de visiter les camps trop éloignés de la Mission, surtout quand il y a danger de rhumatismes ou péril pour la vie; mon hydropique que je ne pouvais abandonner, la distance et les autres difficultés : tout me faisait hésiter. Je demandai un jour pour réfléchir. Après avoir bien consulté dans la prière, il me parut que ce n'était pas contredire aux ordres du vicaire apostolique de me rendre aux désirs si pressants de ces bons Indiens. Ils m'appelaient à grands cris; leur camp, au dire de leurs ambassadeurs, n'était qu'à trois jours de marche; on promettait de me ramener en traîne; bref, je crus voir là une indication providentielle et je me décidai à me rendre dans cette tribu, où il y avait des malades et où personne n'avait encore fait la première Communion, car il y avait sept ans que le prêtre n'était allé chez eux.

Mon voyage fut donc résolu.

Je ne chercherai pas, mon révérend Père, à vous faire la topographie du pays parcouru. De Sainte-Thérèse du Fort-Norman à la baie Keith du grand lac d'Ours, le chemin longe la rive gauche de la rivière de ce lac, auquel elle emprunte son nom. Je traversai une vingtaine de petits lacs, puis nous franchîmes des rochers et nous atteignîmes le premier versant d'une montagne boisée où le feu avait fait des ravages. Les arbres non atteints étaient recouverts d'une mousse épaisse comme d'un triste linceul; tout me parut pauvre et dépouillé. Puis, je traversai une autre montagne et je longeai des lacs en quantité bordés de loges de castors. J'abrège ces détails.

D'après ce qu'on m'avait dit, je m'attendais naturellement, à mon arrivée au camp, à être reçu par les Indiens avec ces démonstrations de joie et ces remerciements dont ils sont d'ordinaire si prodigues. Quelle fut donc ma surprise de voir que nul d'entre eux ne sortait de la loge pour venir me toucher la main selon l'usage. Mon étonnement redoubla lorsque, en entrant, je trouvai tout le monde triste. Etait-ce une mystification? Non ; mais une fâcheuse nouvelle venait de me précéder. Le jeune homme, en effet, qui m'avait devancé la veille, avait annoncé la mort d'un Indien de Good-Hope, frère de mes deux hôtes et beau-frère du chef lui-même. Bientôt cependant, la tristesse, naturelle chez les uns, officielle chez les autres, fit place à la joie, et chacun m'exprima de son mieux la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir le prêtre auprès de lui. Le chef me servit ce qu'il avait de meilleur : un quartier de *pémican*. Je le saupoudrai de sucre et en pris quelques bouchées.

Le lendemain, 6 mai, j'ouvris la mission par le chant d'un cantique à la sainte Vierge, sur l'air : *Ave, maris stella,* qui fut suivi d'une instruction sur notre mère à tous : Marie Immaculée. Depuis ce jour jusqu'au 1er juin, veille de mon départ, mes Flancs-de-Chiens entendirent *matin et soir* une instruction *précédée du chapelet* et suivie de la prière en commun. L'exercice du soir s'ouvrait toujours par la récitation d'un *Pater, Ave, Gloria* et du chant d'un cantique en langue peau-de-lièvre ou en montagnais. En outre, jusqu'au 22 mai, jour fixé pour la première Communion, comme plusieurs des hommes étaient obligés de s'absenter une partie de la journée pour aller chasser, je m'installai, une fois par jour, auprès de chaque Indien pour lui apprendre ses prières ou son catéchisme, et pour m'assurer qu'il avait compris et retenu les principaux points

des instructions précédentes, instructions que je reprenais et réexpliquais à satiété. Ce système, impraticable dans un camp considérable, et en toutes circonstances très fatigant et fort fastidieux, est, à mon avis, le plus court, le plus aisé et le plus sûr pour instruire le sauvage, toujours tenté de regarder comme non avenu ce qui n'est pas dit tout spécialement pour lui seul, ou de ne pas s'éclairer sur ce qu'il a mal compris. Cette méthode est presque infaillible pour toucher son cœur (et c'est là le principal), l'arracher à l'indifférence, lui inspirer le regret de ses fautes, lui faire aimer Dieu et l'amener à de généreuses résolutions.

Après quelques jours de ce travail ardu, le plus ignorant et le plus indifférent des sauvages ne peut résister aux douces influences de la grâce ; il est tout renouvelé ; il aime le prêtre, goûte sa parole avec bonheur, se plaît à prier, comprend et apprécie les bienfaits de la religion, et finit par se persuader qu'il faut de toute nécessité servir Dieu et sauver son âme. Il croit aussi que le prêtre n'est pas tout à fait son égal, ni un simple bourgeois ; qu'avant tout il est l'envoyé de Dieu, et pour l'Indien un maître ou plutôt un Père qu'on doit aimer et respecter. Aussi l'entendez-vous s'indigner saintement de n'avoir pas été plus tôt visité et instruit par lui. Il déplore, parfois publiquement, ses fautes passées, remercie Dieu de *l'avoir pris en pitié* en lui envoyant son ministre et enfin réclame pour lui une fois encore, et pour ses parents et amis, la même faveur. Quand la mission touche à sa fin, le missionnaire alors les tient tous dans sa main comme il les porte dans son cœur. Il en est presque complètement maître et en fait ce qu'il veut. S'ils ont, eux, un plaisir, c'est de témoigner à leur Père leur reconnaissance ; un regret, c'est de le voir s'éloigner d'eux. Ce que je viens de dire est du moins ce que,

pour ma part, j'ai constaté chaque fois que j'ai pu visiter les camps, et en particulier ceux des pauvres Flancs-de-Chiens du lac d'Ours.

Je viens de prononcer le mot de reconnaissance. On prétend que l'Indien n'en a pas, du moins l'Indien de ces pays-ci ; peut-être serait-il plus exact de dire qu'il en perd le sentiment à mesure que le temps efface l'impression du bienfait reçu ; ce qui lui est commun avec bon nombre d'Européens et même de chrétiens soi-disant pratiquants ; ou bien faudrait-il dire qu'il ne sait pas apprécier les sacrifices qu'on s'impose pour le bien de tous en général. Mais le bien qui lui est fait à lui individuellement, et dans certaines circonstances données où il voit clairement le désintéressement, l'Indien (celui du moins avec lequel je suis en rapport) en garde un profond et durable souvenir, qui se traduit à l'occasion par de petits présents. Si l'Indien était plus civilisé, peut-être ferait-il mieux. Ce n'est pas le cœur qui manque ; mais, le plus souvent, c'est le jugement qui fait défaut. Quant à ceux que j'ai visités l'hiver dernier, je dois dire à leur louange, que, depuis mon arrivée jusqu'au jour de mon départ, et pour ceux qui m'accompagnèrent jusqu'à mon retour à Sainte-Thérèse, tous m'exprimèrent de mille façons, et par leurs paroles et par leurs prévenances, par leurs dons et leur tristesse au jour de la séparation, leur reconnaissance et leurs remerciements d'avoir été visités. Enfin, ils me firent de vives instances pour obtenir de moi la promesse de les visiter encore l'hiver prochain, et ils me supplièrent d'aller passer un été au milieu d'eux au lac d'Ours. « Là, me disaient-ils, tu verras tous les Indiens du lac, et tous seront heureux de te voir. » Je dus refuser la première invitation et promettre, pour la seconde, d'en écrire au Grand-Priant (*Yatri-Teroe*), Mgr FARAUD.

Enfin, après trois semaines de préparation et de travail, je pus annoncer une première communion de cinq personnes. C'était peu, mais la tribu comptait beaucoup d'absents dispersés par la famine. La cérémonie eut lieu le 22 mai. Un autel fut bientôt installé sur ma traîne renversée et cachée sous ma couverture. Une nappe convenable cacha la pauvreté du sanctuaire. Je plaçai à droite et à gauche de l'autel les premiers communiants, ainsi qu'un vieux sorcier, catéchumène depuis treize ans. Décidé enfin à renoncer à ses sortilèges, ce dernier allait recevoir le baptême. Dieu, qui voit les cœurs, aura été satisfait de leurs bonnes dispositions, il se sera complu au spectacle de leur pauvreté, dont eux-mêmes ne se plaignaient pas, et de leur désir ardent de le recevoir. Avant la messe, je fis le baptême du catéchumène; puis je distribuai solennellement à chacun des héros de la fête un petit crucifix bénit que je leur passai au cou, en récitant sur eux la prière de notre Manuel de piété pour la donation de la croix d'Oblation. Ce fut un avant-goût de la joie qu'ils allaient goûter pour la première fois de leur vie. Cette courte cérémonie terminée, on chanta le cantique en langue peau-de-lièvre pour la première Communion : *Jésu déné ra chléttié yé nanin"i* (O Jésus, renfermé pour nous dans l'hostie), sur l'air : *Au saint autel, mystère eucharistique,* de l'abbé A. Gravier. Après quoi je commençai la grand'messe, pendant laquelle les Indiens chantèrent de leur mieux avec le célébrant le *Kyrie* et le *Gloria in excelsis*. Le *Credo* fut supprimé... et pour cause. C'est, au reste, l'usage. A l'Evangile eut lieu une instruction sur la première Communion; puis, tandis que la messe se poursuivait, un des assistants lisait des cantiques ou récitait le chapelet, auxquels tous répondaient. La messe fut suivie du cantique d'action de grâces sur l'air : *O quel bonheur,* de A. Gravier, et

commençant par ces mots : *Sé yéti tardè adja* (le bonheur vient d'entrer en mon âme). Ce cantique achevé, on pria pour le Pape, l'Église, la Congrégation, les bienfaiteurs, les parents, les missionnaires, et ce fut la fin de cette cérémonie.

Il était bien juste que le corps se ressentît de la joie de l'âme. Il y eut donc ce qu'on est convenu d'appeler ici *un festin*. Dire que j'en fis moi-même tous les frais, c'est assez faire entendre combien tout était pauvre.

Parlons maintenant de mon retour à Sainte-Thérèse.

Le 2 juin, je m'éloignai de ces chers Indiens. Le lac d'Ours était encore à cette époque gelé comme en plein hiver et couvert de quatre à cinq pouces de neige. Pas une fleur, pas une feuille, pas un brin d'herbe. Je vous fais grâce du récit de mes fatigues, et j'arrive à un fait particulier où se manifesta pour nous la protection maternelle de la Providence.

La rivière du lac étant libre sur un assez long parcours, nous avions construit un radeau, grâce auquel nous espérions arriver après deux jours au terme de notre voyage. Mais nous comptions sans les accidents.

Un soir, accablés de fatigue, nous nous vîmes obligés de faire relâche et de camper sur la rive, après avoir allégé notre radeau de sa cargaison. Le lendemain matin au réveil et au sortir du campement, le radeau avait disparu. Des chiens affamés, qui nous suivaient, avaient mangé les amarres faites de cuir d'orignal, et notre petit navire, rendu à sa liberté, était parti seul, entraîné par le courant. Nous nous trouvions ainsi sans secours sur la rive droite du fleuve, tandis que la Mission était sur la rive gauche, à une distance de plusieurs journées. Pas moyen de traverser. Quelle situation ! Mes gens affolés se rappelèrent alors avec effroi une prédiction de sorcier, d'après laquelle les Indiens devaient périr au printemps

en descendant en radeau la rivière du lac d'Ours. C'est dans ces circonstances désespérées que le missionnaire s'en remet en toute confiance aux soins de la divine Providence. Ce fut là ma ressource. J'encourageai, j'exhortai, je relevai les cœurs abattus, et, prophétisant à mon tour, je leur dis : « Cessez de craindre ; si, par votre conduite et vos prières, vous cherchez à vous rendre Dieu favorable, je vous assure que tous, dimanche prochain, vous serez avec moi à Sainte-Thérèse. » Le chef, le cœur gros d'émotion et de frayeur, me remercia en soupirant, et nous reprîmes tous un peu d'énergie.

Pendant quatre jours nous errâmes à l'aventure, traversant péniblement une foule de cours d'eau ; mais la rivière principale restait libre et profonde, et notre marche en avant était arrêtée. Nous arrivâmes enfin à un passage où un pont de glace réunissait les deux rives. C'était une route, c'était la délivrance.

Il était cependant dangereux de traverser. Quoique large environ d'un mille et demi ou deux, le pont paraissait peu solide. A droite et à gauche, partout la glace était *pourrie*, comme on dit ici, c'est-à-dire ouverte çà et là par de grands trous causés par le dégel. Tout indiquait une fonte prochaine. Que faire ? On n'avait plus le temps de discuter, il fallait se hâter. On se décida bien vite pour le passage. Chacun s'arme donc à la hâte d'une perche afin de sonder la glace. Le chef s'avance le premier. Je me signe et le suis. Les autres s'échelonnent derrière moi. Enfin, après vingt à vingt-cinq minutes de perplexité, nous sommes sur l'autre rive, nous sommes sauvés. Un chaleureux : « Merci, ô mon Dieu ! » longtemps retenu, s'exhale de notre poitrine. Cette fois, la joie pleine et entière succède à la tristesse et dissipe l'anxiété. La parole revient et chacun fait part aux autres de son impression. « C'est lui, disent mes pauvres sauvages, c'est lui qui nous a sauvés. »

« Nos sorciers, reprennent les autres, avaient raison, nous devions périr, c'est certain ; mais lui, répétaient-ils à l'adresse du prêtre, lui nous a protégés. Sans lui... que nous serait-il arrivé ? » Profitant de leurs bonnes dispositions, je leur confiai alors que j'avais fait le vœu de célébrer une messe d'action de grâces en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, s'il daignait nous ramener sains et saufs à Sainte-Thérèse. Je leur fis remarquer que notre bon Maître avait daigné écouter nos prières, et qu'il était juste que tous, une fois rendus à la Mission, vinssent à cette messe. Ils promirent de grand cœur de le faire, et de nouveau remercièrent Dieu de les avoir protégés. Nous allumâmes du feu et prîmes un peu de nourriture.. Après notre repas, tandis que nous nous disposions à repartir, tout à coup nous entendîmes un bruit épouvantable : c'était notre pont qui s'effondrait et couvrait la rivière de ses débris. Une heure de retard, et nous eussions tous été engloutis. Mais ce que le Cœur de Jésus garde est bien gardé. O Cœur divin de Jésus, gardez mon âme comme si souvent déjà vous m'avez gardé la vie !... C'était le samedi 7 juin. Le lendemain dimanche, je précédais mes gens au Fort. Le soir, je les recevais à la Mission, où, après qu'ils eurent remercié Dieu de sa divine protection, je leur fis servir un bon repas et leur donnai l'hospitalité dans la cuisine, où ils s'installèrent jusqu'à leur départ pour leur camp du lac d'Ours. Le lendemain de notre arrivée, je célébrai solennellement la messe votive du Sacré Cœur de Jésus, à laquelle tous se firent un devoir d'assister. Ainsi se termina mon voyage chez les Flancs-de-Chiens du lac d'Ours. Parti le 30 avril de Sainte-Thérèse, j'étais de retour sain et sauf le 8 juin.

A mon retour, je trouvai réunis à la Mission bon nombre d'Indiens, dont quelques-uns m'attendaient de

puis trois semaines. Ils m'apprirent que la disette les forçait à se retirer. Ils devaient partir le lendemain. Sur mes instances ils différèrent de trois jours, ce qui leur donna le loisir de faire leurs dévotions.

Le 11. Grand'messe. Communion générale. Trois premiers communiants. La chapelle est comble. La plupart ou la moitié des sauvages cependant sont restés dans leurs forêts. Le soir, bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. A la nuit, départ des plus pressés, c'est-à-dire du plus grand nombre.

Vers le 17, arrivée au Fort-Norman des berges venant de Good-Hope. Je devais monter avec elles jusqu'à la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, où, depuis trois ans, les Indiens me réclamaient. Des circonstances imprévues m'en empêchèrent.

Du 17 au 23 juillet, je séjournai à la Mission, où je m'occupai des quelques catholiques restés au Fort, des visiteurs, du matériel de la Mission, etc. Un jeune engagé faisait la pêche et m'aidait dans les travaux manuels.

23 *juillet*. Arrivée des berges de la rivière Plumet. Le bourgeois protestant m'offre le passage et la table gratuitement (ce qu'il a refusé au célèbre Bishop Bompas, qui à ses yeux n'est pas plus que lui). Cette offre prévient mes désirs. Je verrai, au moins en passant, la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, et, poursuivant jusqu'à la Providence, j'irai chercher Mgr Clut, qui, cette année, doit visiter nos missions. Enfin je réglerai avec Sa Grandeur certaines affaires importantes.

24 *juillet* (jour du départ). Je m'embarque dans la berge du commis, M. Wilson, qui m'a offert le passage et me traita jusqu'au terme du voyage en vrai gentleman et comme le ferait le catholique le plus dévoué. Chaque soir je récitera la prière et le chapelet pour les catholiques

de l'équipage. Le ministre, de son côté, en fait autant pour ses coreligionnaires. Je note en passant qu'un bon nombre de ceux-ci se dispensaient, même le dimanche, d'assister à sa prière. Le dimanche est chômé toute la journée quand il ne vente pas, et on demeure sur le rivage, car nous remontons la rivière à la touée. Quand on la descend, il en est autrement. Au lieu de rester à terre, on demeure dans les berges, que l'on abandonne au courant. On appelle ceci *drosser*. Le dimanche étant chômé, je célèbre la messe le matin, et, le soir, exercice comme à la Mission.

31 *juillet*. Arrivée à la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur. J'y trouve réunis quelques Indiens, tous protestants. Peu m'importe; ils étaient autrefois catholiques et ne savent pas trop eux-mêmes pourquoi ils sont protestants. En l'absence du prêtre, le ministre les a visités, les a comblés de présents, et, pour ainsi dire à leur insu, les a faits protestants. Je les avertis que Mgr Clut, que je vais chercher, les viendra visiter à l'automne, et d'avoir à se réunir à cette époque. Je leur promets de demeurer à mon retour avec eux le plus possible. Ils me remercient, me touchent la main et je repars.

4 *août*. Fort-Simpson. Mission du Sacré-Cœur. Je salue le R. P. de Krangué. Il me reçoit comme un frère et m'héberge durant trois jours. Je l'invite à venir voir notre supérieur commun, Mgr Clut, et à goûter auprès de lui les bienfaits de la vie religieuse. Ses occupations l'empêchent d'accepter cette invitation.

Le 7. Je reprends mon voyage sur les berges de la Compagnie. M. Wilson reste au Fort-Simpson. M. Ant. Laviolette, commis catholique, le remplace et me retient dans sa berge jusqu'à notre arrivée à la Mission de la Providence, où nous descendons ensemble le 11.

Du 11 août au 6 septembre, je m'édifie à la Providence

en compagnie des Pères et Frères de cette mission. Je me retrempe dans la vie religieuse ; je règle mes affaires et me dispose à repartir avec Mgr CLUT.

6 *septembre*. J'assiste à l'arrivée du R. P. LECORRE et de sa caravane, si longtemps et si impatiemment attendue.

8 *septembre*. Fête de la Nativité de la sainte Vierge. Je laisse tous ces bons confrères, enviant leur bonheur d'habiter une maison régulière.

Je quitte, la douleur dans l'âme de ne pouvoir emmener avec moi ni S. Gr. Mgr CLUT, que des ordres précis retiennent, cette année encore à la Providence, ni un seul Oblat pour m'aider et me tenir compagnie à mon *ermitage* de Sainte-Thérèse.

Je pars cette fois en *esquif*, avec un jeune Loucheux. Nous redescendons le fleuve Mackenzie, ramant le jour et *drossant* la nuit.

Le 11, au matin, je revois le R. P. DE KRANGUÉ à son poste du Fort-Simpson. Je lui donne les nouvelles de la famille. Je salue les messieurs du Fort, parmi lesquels je ne compte que des amis. A la nuit, je repars *à la drosse*.

Le 13, samedi. J'arrive à Notre-Dame du Sacré-Cœur. J'y trouve réunis une partie des Indiens de cette mission.

Le 14, dimanche. Messe, communion, instruction. Visite du camp, où j'enseigne à toutes les personnes présentes l'*Ave Maria* en sauvage. Tous s'y prêtent volontiers. Je les encourage et leur promets de venir l'hiver suivant les visiter chez eux dans les bois, si je puis.

Le 15, lundi. Messe, à laquelle, comme la veille, tous assistent. Instruction. Vers midi, départ.

Le soir, je rencontre sur la rive gauche du fleuve un camp d'Indiens de la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Six loges. Tous les hommes sont à la chasse, à l'ex-

ception d'un seul. Je m'arrête là plusieurs heures ; si je n'étais pas si en retard, je demeurerais bien ici dix jours. Je fais la prière dans chaque loge ; j'apprends deux ou trois mots de prières et le signe de la croix à ces pauvres gens... Je fais un baptême d'enfant que n'a pas encore touché le ministre... Je donne des médecines, achète des vivres et je repars.

16, mardi. Le soir, après avoir longtemps côtoyé le rivage, nous gagnons le large. Sans nous en douter, nous échappons ainsi à l'éboulement d'un énorme quartier de terrain qui nous eût ensevelis sous sa masse si nous avions continué à longer le rivage : *Digitus Dei est hic.*

Enfin, le 17, j'arrive à Sainte-Thérèse, où je suis assailli par les Indiens, rendus là depuis quelques jours. Catholiques et protestants, tous, à l'exception du maître d'école anglican, viennent me serrer la main. Les sauvages s'emparent de mon esquif, et, sans me laisser débarquer, le mettent presque à sec sur la grève. En un clin d'œil, tous mes colis sont à terre et portés à la Mission, au haut d'une butte. A la maison, je leur donne à tous une torquette de tabac, après avoir salué Sainte-Thérèse et prié avec les catholiques quelques instants.

Du 17 au 29, je m'occupe de mon mieux de mes Indiens. Je fais en même temps mes préparatifs pour repartir avec les berges qui descendront vers Good-Hope.

Le 28. Grand'messe, communion générale, instruction, etc. Il y a moins de monde qu'au printemps. Aucun Flanc-de-Chiens n'est encore arrivé. Je m'étais flatté de les voir tous venir à cette époque. Je redoute pour eux quelque accident sur les eaux du grand lac d'Ours. Peut-être ont-ils brisé leur vieille barque ? Peut-être ont-ils sombré ? Puisse le Cœur de Jésus les avoir délivrés d'un

tel malheur !... Le soir, chapelet, instruction, bénédiction comme à l'ordinaire. Pour la première fois, mes Indiens ont entendu ce jour-là le son de l'harmonium. Ils en ont été ravis. Des protestants mêmes ont cédé à la curiosité et sont venus exprès pour l'entendre, en dehors des exercices.

Le 29. Arrivée des berges allant à Good-Hope. Elles m'amènent mes *pièces*, que je visite. Je constate que, cette année, elles n'ont subi aucune avarie depuis le lac Labiche. Mais je reçois une caisse contenant des débris incomplets d'un poêle venu de la rivière Rouge. Il est inarrangeable en ce pays, et la Mission de Sainte-Thérèse en est pour ses frais, soit : 40 piastres jetées à la rivière. La Mission n'en a que 200 d'allocation. Aimable surprise ! En voici une autre : même époque, perte d'un envoi de tôle venu d'Angleterre, soit : 22 piastres ; total : 62 piastres perdues d'un coup sur 200 d'allocation... Heureusement qu'on s'habitue à de tels mécomptes.

Le 30. Départ de Sainte-Thérèse avec les berges sur lesquelles je prends passage.

1er octobre. J'arrive sain et sauf à Good-Hope, Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Le R. P. Séguin et le F. Ancel viennent à ma rencontre. Après huit mois d'absence, j'étais heureux de me retrouver au milieu de mes Frères. C'est en de telles circonstances qu'on éprouve mieux que jamais la vérité de cette parole : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Je résume par des chiffres les résultats de cette visite : 148 confessions, 48 communions (ces deux derniers chiffres n'avaient encore jamais été atteints à Sainte-Thérèse), 8 premiers communiants, 10 baptêmes, dont 2 d'adultes et 2 d'enfants nés de protestants, 3 mariages de catholiques et 1 mixte.

Nota. La disette de caribous, qui règne ici depuis plusieurs années, avait retenu dans le bois la plupart des Indiens. Je ne pense pas en avoir vu plus de la moitié à la Mission dans le courant de cette année.

Agréez, mon révérend Père, l'assurance de mon profond respect.

X.-G. Ducot, o. m. i.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LES MARTYRS DU NORD-OUEST.

LETTRE DE Mgr GRANDIN AU PÈRE ET A LA MÈRE DU R. P. FAFARD, MARTYRISÉ AU LAC LA GRENOUILLE.

Voici l'extrait de l'*Etendard*, numéro du 30 septembre :

M. le docteur Charles Fafard, de Montréal, a eu la bonté de nous communiquer la lettre remarquable suivante, que S. Gr. Mgr Grandin a adressée à M. et à Mme Fafard, de Saint-Cuthbert, père et mère du R. P. Fafard, martyrisé par les sauvages au lac La Grenouille.

Nous avons déjà eu occasion de dire que M. le docteur Charles Fafard était le frère du martyr du même nom.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner cette belle lettre :

Saint-Albert, 27 août 1885.

A M. et à Mme Fafard, à Saint-Cuthbert.

Monsieur et Madame,

J'ai enfin pu faire le voyage que j'avais tant à cœur, que j'avais voulu faire depuis près de quatorze mois et que, malgré ma bonne volonté, j'ai dû différer jusqu'au commencement de ce mois-ci.

C'est le mercredi cinquième jour d'août que j'arrivais